

VARIÉTÉS

AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

Le 1^{er} juin dernier, à 21 h. 30, quatre expositions étaient inaugurées au Musée d'Ethnographie du Trocadéro : celle de la mission Dakar-Djibouti, dont les lecteurs de la Terre et la Vie ont pu suivre les fructueuses étapes dans les Nouvelles et Informations de notre revue ; celle des missions G. Petit et R. Decary à Madagascar, de l'art des Incas (collection J.-L.), et enfin, du Kafiristan (photographies de MM. Alain Daniélou et Raymond Burnier). Le même soir était inaugurée la salle d'organologie musicale. Deux ministres honoraient de leur présence cette grande manifestation, M. Albert Sarraut, ministre des Colonies et H. Ducos, sous-secrétaire d'Etat à l'Education Nationale.

Un public très nombreux, parmi lequel on remarquait des notabilités du monde parisien, des représentants des milieux scientifiques, artistiques, littéraires et politiques, avait répondu à l'invitation du directeur du Museum national d'Histoire Naturelle, du professeur d'Anthropologie, directeur du Musée d'Ethnographie, du président de la Société des Amis du Musée d'Ethnographie. Il n'est pas exagéré de dire que le succès de ces expositions fut considérable : il est dû aux inlassables efforts du Dr Rivet, de Georges-Henri Rivière, sous-directeur du Musée, assistés de leurs collaborateurs immédiats, et aussi à l'inépuisable dévouement des « bénévoles ». Nos lecteurs nous sauront sans doute gré de donner ici un aperçu de ce que sont les collections exposées et qui sont ouvertes au public jusqu'au 30 septembre prochain.

L'EXPOSITION DE LA MISSION DAKAR-DJIBOUTI (1931-1933)

En une très vaste exposition, qui n'occupe pas moins de quatre salles, le Musée d'Ethnographie présente depuis le 1^{er} juin les documents les plus typiques recueillis par la mission ethnographique et linguistique Dakar-Djibouti, résultats de vingt-et-un mois de travail en Afrique sous la direction de Marcel Griaule.

Des objets de tous ordres et de nombreuses photographies sont exposés, ayant trait aux diverses régions traversées par la mission : serrures sculptées du Soudan français, tabatières, ustensiles domestiques, poupées et jouets d'enfants d'Afrique Occidentale Française, poterie, vannerie, travail du bois, du fer, du cuir, masques et coiffures de danse, costumes et objets rituels, instruments de musique, vêtements et accessoires relatifs à la circoncision,alebasses gravées, poteries, meubles et objets magiques du Dahomey, poulies de métiers à tisser, parures, armes, instruments aratoires, etc... poteaux, pieux et portes sculptés du Dahomey, poteries, vanneries et ustensiles domestiques de la Côte française des Somalis, faites de cases du bassin du Niger, charrue et métier à tisser abyssins, théâtre de marionnettes soudanais, ruches, panier à poulets, pirogue lébou de Dakar, engins de pêche, etc... etc .. ainsi que la collection formée en Abyssinie qui comprend, outre du matériel religieux et des objets divers, une série d'amulettes ornées de figures magiques, une série de manuscrits et une série de peintures (dont celles de l'église Antonios de Gondar, qui datent du commencement du XVIII^e siècle et constituent la pièce capitale de l'exposition).

Un certain nombre des objets exposés méritent tout spécialement de retenir l'attention du chercheur.

Telle la collection dogon, recueillie dans les villages de la falaise de Bandiagara, dans la boucle du Niger, et relative principalement aux confréries de masques. Bien qu'on n'y soit admis qu'après initiation et qu'on y parle une langue spéciale, tout à fait différente des dialectes dogon, ces confréries, interdites aux femmes et aux enfants, mais comprenant l'ensemble des adultes du sexe masculin, se superposent aux sociétés des hommes; elles ne constituent donc pas à proprement parler des sociétés secrètes. Formellement taboués pour les femmes et les enfants, les masques sont conservés, partie dans des cavernes spéciales, partie dans les maisons de jeunes hommes; usés, on les abandonne dans des trous de rochers, où ils pourrissent ou sont rongés par les Termites.

En corrélation avec ces masques (auxquels on a joint le bel exemplaire de masque dit « maison à étages » rapporté de Sanga par Henri Labouret) sont exposés plusieurs objets rituels dits « mères des masques », énormes pièces de bois — l'une d'entre elles atteint dix mètres de long — taillées en forme de masques « maison à étages », mais beaucoup plus sacrées que ces derniers, car on n'en fabrique que tous les soixante ans, à raison d'une par village ou par paire de villages associés, lors des fêtes du *sigui*, vastes cérémonies qui comportent une abondante consommation de nourriture, des beuveries rituelles de bière de mil et se transmettent de groupe de villages à groupe de villages, approximativement d'est en ouest. Consacrés par le sacrifice d'un Chien, ces grands bois sont dressés le premier jour de la fête et restent ainsi dix jours, la tête enveloppée de fibres et enfouie sous un tas de pierre afin que femmes et enfants ne la voient pas. Conservées par la suite dans des cavernes spéciales, les « mères des masques » ne sortiront plus que de nuit, pour recevoir un sacrifice de Poule, quand un homme ayant fait le *sigui* mourra.

En corrélation également avec la série de masques, est exposée une série de pierres peintes à la terre rouge, au charbon et à la fiente d'Oiseaux, provenant d'un auvent rocheux du village dogon pignari de Songo et se rapportant au rite

de la circoncision, pratiqué tous les trois ou quatre ans sous cet auvent. L'intérêt de ces pierres est que — ayant primitivement servi de sièges aux circoncis, qui se sont reposés et ont saigné dessus immédiatement après l'opération — elles ont été peintes par les vieillards, vingt jours après la dite opération et ont toutes trait à l'initiation, qu'elles représentent soit des danseurs portant les masques, soit des sacoches ornées, accessoires faisant partie de la parure de ceux qui célèbrent le *sigui*.

En ce qui concerne la circoncision, est exposée par ailleurs une série de *wasamba* provenant de divers points de l'Afrique Occidentale Française. Ces instruments, dont l'usage est réservé aux circoncis, se composent d'un bois en forme d'angle aigu aux branches d'inégale longueur dont l'une porte enfilés des calebasses entières ou des fragments de calebasses. Secoués, ces instruments accompagnent de leurs bruits les chants et les jeux des circoncis dans la case où ils accomplissent la retraite qui suit l'opération; de même, lorsque les circoncis se rendent à la rivière pour se baigner, le bruit de ces instruments annonce leur présence aux femmes et aux jeunes enfants, qui ne doivent pas les approcher, car cela retarderait la cicatrisation de la plaie.

L'exemple de telles séries montre dans quel esprit a été élaborée l'exposition: faire voir moins l'objet pour l'objet que l'objet en tant que pièce venant à l'appui des diverses enquêtes menées par la mission.

Michel LEIRIS.

*
* *

L'EXPOSITION DES MISSIONS G. PETIT ET R. DECARY A MADAGASCAR

L'exposition d'ethnographie malgache comprend les objets réunis par M. G. Petit, sous-directeur de Laboratoire au Muséum, au cours de ses trois missions dans la Grande-Ile, et ceux envoyés par M. R. Decary, administrateur des Colonies, correspondant du Muséum. A cet ensemble a été joint un certain nombre d'objets ethnographiques recueillis par de plus anciens voyageurs, quelques ta-

bleaux et documents photographiques concernant le général Gallieni et la prise de possession de l'île, aimablement prêtés par M. Palewski, et provenant du Musée permanent des Colonies.

Signalons en outre des vitrines plates contenant des manuscrits relatifs à Madagascar, des relations d'anciens voyageurs et les principaux périodiques en langue française, publiés par la colonie.

Notons enfin deux vitrines consacrées à la protection de la Nature dans la grande Ile, l'une comprenant un ensemble de photographies qui montrent les stades successifs de la déforestation et quelques aspects des réserves naturelles, l'autre, présentant, accompagnés de vélins du Muséum, les principaux types de Lémuriens malgaches. Ils ont été aimablement communiqués par le service de Mammalogie du Muséum. On ne saurait trop remercier la direction du Musée d'Ethnographie d'avoir bien voulu réserver, au sein de cette exposition d'ethnologie malgache, une place à la question si importante et si à l'ordre du jour qu'est celle des réserves naturelles de Madagascar.

Parmi les collections ethnographiques, signalons les vitrines consacrées à l'éclairage indigène avec de nombreux types de lampes en pierre (vatodidy), aux objets en sparterie, où se voient d'intéressantes stylisations d'animaux, œuvres de femmes mahafaly ; les vitrines de rabanes parmi lesquelles il faut signaler celles, fabriquées par les femmes sakalaves de la région du Kandrehô, et qui sont très particulières par leurs coloris et leurs dessins, la vitrine des bijoux (colliers, bracelets en argent et cuivre), celle de la magie, riche d'une collection de « *mohara* » (cornes de bœufs ou bois taillés dans la même forme contenant divers objets ou substances magiques), de colliers d'ody (amulettes) et celle des sculptures sur bois, figurations humaines et animales, œuvre d'artistes mahafaly, vezo, sihanaka, etc..., sont également à signaler.

Une mention particulière pour les grands aloalo, poteaux funéraires en bois, composés d'un ensemble de figures géométriques sculptées et ajourées, juchées sur la tête d'un personnage et supportant

elles-mêmes des statuettes représentant des hommes, des femmes, des animaux. Ces aloalo qui se dressent surtout sur les tombeaux mahafaly auraient pour signification magique d'assurer une communication constante entre les mânes des disparus et les vivants.

Mentionnons, pour terminer, une ample documentation photographique réunie par M. Frénée, administrateur en chef des colonies et R. Decary et une collection de 200 photographies en 30 × 40, extraites du film réalisé à Madagascar par la mission G. Petit et R. Mourlan (1932).

* *

L'ART DES INCAS

Grâce à la bienveillance de M. J. L., le Musée d'Ethnographie peut montrer au public une collection unique dans la salle d'expositions temporaires. Cette collection a été constituée par M. J. L., lors de son séjour au Pérou à Cuzco, il y a trois ans. Ses connaissances ethnographiques, son intuition et son sens artistique lui ont permis de rassembler des objets d'une valeur inestimable.

Les pièces les plus remarquables sont les objets en bois, des gobelets appelés « K'ERO » et des « PAKÇA » ou « KENKO » d'une forme tout à fait curieuse. Quelques-uns de ces « K'ero » sont formés de têtes indiennes ou de têtes de félins dont une se distingue par son caractère nettement réaliste. Tous ces objets sont peints de laque polychrome qui est restée très fraîche.

L'influence européenne sur quelques-uns nous permet de fixer leur date approximative qui s'étend entre le XIV^e et le XVI^e siècle, époque de la conquête du Pérou par Pizarre.

Une série exceptionnelle de trente-neuf personnages en turquoise trouvés à Piquilajta, près de Cuzco, suscite l'intérêt des amateurs comme des savants. Personne jusqu'à présent n'a pu identifier le sens de ces figures ; on peut distinguer seulement un prisonnier et une momie ; la plus grande représente peut-être un Inca.

Une riche collection de poteries, qui comprend des objets de formes très diverses, de grandes et petites aryballes, d'élégants plats à anses zoomorphes, des marmites, des écuelles, toutes décorées de dessins géométriques ou stylisés nous montre la finesse de leur goût.

Il nous reste à mentionner une série de personnages en pierre plus ou moins stylisés, des mortiers avec sur quelques-uns des Serpents en relief, des objets en or et en argent, des couteaux en bronze à tête de Lama, des casse-têtes, des tissus ainsi que quelques photographies qui nous font entrevoir l'architecture incaïque.

Tous ces objets nous donnent un aperçu de la haute culture des Incas qui fut comme on sait, malheureusement détruite par la conquête espagnole.

Renée LEMOINE et Heinz LEHMANN,
attachés au Musée d'Ethnographie.

* *

LA SALLE D'ORGANOLOGIE MUSICALE

La petite salle dite d'*organologie musicale*, qui vient d'être installée au Musée d'Ethnographie, ne suffirait pas à contenir l'ensemble des instruments que possède le Musée. Salle non pas comparative, puisqu'il ne s'agit pas là, à proprement parler, de *comparer* entre eux les instruments des différentes parties du monde, d'opposer par exemple telle forme de violon arabe ou chinois à celle de nos violons européens; mais salle typologique où, classés méthodiquement, se trouvent exposés les divers types d'instruments, et où, dans certains cas, leur évolution est résumée grâce au rapprochement révélateur de quelques instruments: ainsi peut-on suivre le chemin qui va de l'arc musical à la harpe ou à la lyre, du tambour à membrane fixe aux tambours doubles ou à sens variables. En quelque sorte il s'agit d'embrasser toutes les directions de la facture instrumentale dans les civilisations antiques ou primitives.

Le classement adopté a pour base la matière physique et, plus particulièrement, acoustique du premier corps qui vibre dans

l'instrument: corps solide ou fluide. Est-il solide, on constate d'abord s'il est tendu ou s'il n'est susceptible d'aucune tension. Est-il constitué par l'air, sous quelle forme cet air se présente: air ambiant ou enfermé dans une cavité quelconque. D'où la division générale entre les instruments à corps solides non susceptibles de tension (pierre, os, coquille, terre cuite, bois, métal) et les instruments à corps solides tendus (membrane, écorce, corde), entre les instruments faisant vibrer l'air ambiant (tels les rhombes, fouets, etc.) et ceux qui possèdent une cavité dont on ébranle l'air en brisant le souffle par un biseau, par la vibration même des lèvres (cor, trompette) ou par l'interposition d'anches à mouvement périodique (châ-lumeau).

Ainsi se trouve supprimée la notion d'*idiophone* ou d'*autophone*, derrière laquelle subsistait quelque peu le mépris attaché autrefois aux instruments dits de « percussion » ou de « rythme ».

A. S.

PHOTOGRAPHIES DU KAFIRISTAN

MM. A. Daniélou et R. Burnier exposent au Musée d'Ethnographie de très belles photographies du Kafiristan. Invités par le roi d'Afghanistan et grâce à sa protection, ils sont les premiers européens qui aient pu pénétrer dans ces très curieuses vallées des Kafirs.

Leurs photographies nous montrent un pays très boisé, malgré la verticalité étonnante des vallées, une race aryenne sympathique, des vêtements drapés un peu à la manière grecque, de grandes maisons en bois sculpté, des métiers, des danses religieuses, dont ils ont par ailleurs un bon film.

Les Kafirs se divisent en deux races: les uns ont une langue indo-européenne et prétendent descendre des soldats d'Alexandre, les autres dont la langue, très compliquée, ne semble se rattacher à aucune famille, se disent descendre des premiers habitants du monde: les Aroms. Leurs danses religieuses seraient, au dire

de M. Daniélou, l'origine des danses de l'Inde, et apparentées par ailleurs aux danses de la Grèce et de l'Afrique berbère; elles permettraient de donner une origine commune aux danses rituelles de l'Inde aryenne et du bassin de la Méditerranée.

A côté de celles du Kafiristan, sont encore exposées de très belles photographies des monastères tibétains du Sikkim, qui expriment bien la vie misérable des moines bouddhistes dans l'étonnante richesse de leur cadre.

* *

**A propos d'un centenaire :
VICTOR JACQUEMONT (1801-1832).**

Les Nouvelles et Informations de notre revue relatent d'autre part la cérémonie qui s'est déroulée en mai dernier au Muséum national d'Histoire naturelle, en l'honneur de Victor Jacquemont et à l'occasion du centenaire de sa mort.

Il n'est pas certain que beaucoup de naturalistes connaissent parfaitement, dans sa personne et dans son œuvre, celui dont les restes ont été transférés au Muséum et inhumés le 29 novembre 1893, dans un caveau du vestibule sud des galeries de zoologie.

Victor Jacquemont est né à Paris en 1801. Pourvu d'une forte culture littéraire, il aborda toutefois, de bonne heure, les sciences. Sans doute serait-il devenu un homme de laboratoire, si un accident survenu dans le laboratoire du chimiste Thénard n'avait mis ses jours en danger. La grave affection du larynx dont il était atteint, l'éloigna des recherches sédentaires, pour une vie dans la nature et pour les voyages (1). Ses excursions dans les montagnes de l'Auvergne, les Cévennes,

la Suisse, l'initièrent à la botanique et la géologie et il publia en 1824 une note sur les gisements de gypse dans les Alpes.

En 1826, le voici en route vers l'Amérique, d'où il gagnera Haïti. Sur la recommandation du géologue Cordier, les professeurs du Muséum lui proposèrent d'entreprendre une mission scientifique dans les Indes. Séduit par ce projet, il soumet aux administrateurs du Jardin des Plantes un plan de voyage qui révélait combien Jacquemont s'était mis au courant de tout ce qui avait été publié sur les Indes et à quel point il savait tout ce qu'il y avait encore à faire pour la connaissance de ce pays.

Il s'embarque à Brest le 9 août 1828, sur la corvette *Zélée* et arriva seulement à Calcutta en mai 1829. Il y fut accueilli avec la plus grande bienveillance par le gouvernement de l'Inde, lord Bentinck et y séjourna pour se familiariser avec la langue et les mœurs du pays.

Le 6 novembre, il se met en route. Il se rend dans les montagnes qui séparent le bassin du Gange de celui de la Nerbaddah et étudie leur structure; il atteint Delhi, puis aborde les contreforts de l'Himalaya, traverse deux hautes chaînes de ces montagnes et pénètre en territoire chinois.

« Je reviens en ce moment, écrit-il à ce sujet, d'une excursion à demi armée que j'ai faite dans le Céleste Empire et que j'ai conduite de la manière la plus heureuse. Quantité de plantes nouvelles et des restes organiques que j'ai trouvés à la hauteur énorme de 5.600 mètres, me payèrent amplement des peines et des fatigues de mon expédition. »

De retour à Delhi, il conçoit le hardi projet d'explorer le royaume de Lahore et de Cachemire, totalement fermé aux Européens et qu'il put parcourir grâce à la conquête qu'il fit de son souverain Rundjet-Singh. Nouveau retour à Delhi d'où il expédie ses collections, puis il s'achemine vers Bombay. Il était déjà très épuisé par de dures pérégrinations sous un climat pernicieux. Malgré une crise de dysenterie, il n'hésite point à aller visiter l'île de Salsette. Mais là, il tombe sérieusement malade. De retour à Bombay, ses forces déclinent. Il s'y éteint le 7 décembre

(1) Voir : Notice sur M. Victor Jacquemont, voyageur-naturaliste du Muséum d'Hist. Nat., *Nouvelles Ann. Muséum d'Histoire Nat.*, T. II 1833, p. 360-364. Voir aussi : Translation et inhumation des restes de Guy de la Brosse et de Victor Jacquemont, faites au Muséum d'Histoire Naturelle le 29 novembre 1893. *Nouvelles Arch. Mus. Hist. Nat.*, 3^e s., T. VI, 1894, p. IX-XVI.

1832. A aucun moment son intelligence lucide ne l'abandonna. Il vit venir la mort avec sérénité, comme en témoinne l'émouvante lettre suivante qu'il adressait à son frère quelques jours avant sa mort : « Ma fin, si c'est elle qui approche, est douce et tranquille. Si tu étais là, assis sur le bord de mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais l'âme brisée et je ne verrais pas venir la mort avec cette résignation et cette sérénité ! Console-toi... Console notre père. Consolez-vous mutuellement, mes amis ! Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire, il faut vous dire adieu ! Adieu ! Oh ! que vous êtes aimés de votre pauvre Victor ! Adieu, pour la dernière fois ! »

Victor Jacquemont nous a laissé un journal de route, qui sous le titre de : *Voyage dans l'Inde par Victor Jacquemont pendant les années 1828 à 1832*, fut publié sous les auspices de Guizot (F. Didot, Paris, 1841) et comprend 3 volumes de texte et 3 volumes de planches et dessins.

Nous avons de lui en outre une volumineuse correspondance qui fut classée et publiée par tranches successives : *correspondance... avec sa famille et plusieurs de ses amis pendant son voyage dans l'Inde*. (1828-1832) ; *correspondance inédite... avec sa famille et ses amis* (1824-1832), publiée par Prosper Mérimée ; *correspondance... avec le capitaine de vaisseau Cordier, puis avec Mlle Noizet de Saint-Paul* (publiée en 1896). Il faut signaler en outre quelques lettres ou fragments de lettres ayant paru dans diverses revues et notamment les quatre lettres inédites au professeur Cordier, publiées par L. Bultingaire, dans le *Bulletin du Muséum* (N° 7, 1932, p. 784-791).

Enfin, tout récemment, sous le titre : *Victor Jacquemont. — Etat et politique sociale de l'Inde du Nord en 1830*, Alfred Martineau a publié avec une introduction, des extraits de son *Journal de Voyage*. Comme le titre l'indique, l'auteur de cette édition a surtout retenu le point de vue sociologique de l'œuvre de Jacquemont (Bibliothèque d'Histoire coloniale, publiée par l'Académie des Sc. colon. et la Soc. de l'Hist. des Colonies françaises ; E. Leroux et Masson et C^{ie}, Paris, 1933).

A la même date, le volume 2 des *Publi-*

cations du Muséum national d'Histoire naturelle, nous fait connaître les lettres de Victor Jacquemont à Jean de Charpentier, avec une introduction de L. Bultingaire et des notes de P. Maes (Masson et C^{ie}, Paris). Ces lettres, toutes inédites, étaient conservées parmi les documents manuscrits de la bibliothèque du Muséum. Elles ont été écrites entre 1822 et 1828, c'est-à-dire dans la période de la vie de leur auteur comprise entre 22 et 28 ans et ce sont les premières lettres que nous ayons de lui. Jean de Charpentier, auquel elles sont adressées était un géologue d'origine allemande, qui avait travaillé et publié en France et s'était fixé en Suisse où le connut Jacquemont.

Les lettres que nous livre M. Bultingaire offrent donc, à des divers titres, un intérêt de premier ordre. Le tempérament de naturaliste qui animait Jacquemont, surtout de botaniste et de géologue, s'y révèle à tout instant ; mais le chimiste y reparait çà et là (par exemple, lettre XII, p. 62). On trouve dans ces lettres des considérations d'ordre systématique sur les plantes, mais aussi des réflexions générales et critiques, et on lira avec intérêt l'analyse qu'il fait (lettre IX), du livre de Jean de Charpentier sur les Pyrénées.

A côté de cela, Jacquemont fait des incursions dans le domaine des lettres, du théâtre, de la politique, et, comme l'écrit L. Bultingaire dans son introduction, on peut dire que « ces lettres apportent une contribution sérieuse à l'histoire de la science et à celle de la pensée vers la fin du premier tiers du XIX^e siècle. »

Quant au style de Jacquemont, son éloge n'est plus à faire. On y goûte une fraîcheur, une sincérité, une élégance remarquables. On y devine un ardent esprit, qui jamais ne se laisse entraîner à quelque chose d'émphatique ou de déclamatoire. Ce style est souvent enjoué, plein d'humour, parfois terriblement caustique. Il faut voir la manière dont Thouin, professeur d'économie rurale au Jardin des Plantes, est malmené. Après avoir traduit l'esprit d'un cours qu'il fit en août 1821 sur les instruments aratoires, Jacquemont ajoute : « Voilà, mon cher ami, un petit chef-d'œuvre dans le genre aca-

démique de l'éloquence aratoire. Le bonhomme Thouin en a débité de pareils pendant cinquante ans au Jardin des Plantes, à 5 h. 1/2 du matin et il a eu constamment 200 auditeurs, qu'il ne payait pas et qui l'écoutaient sérieusement. Réellement le monde est sérieusement bête... » (lettre XV, p. 83-84). Et dans la lettre suivante (XVI, p. 87), comme J. de Charpentier lui avait laissé, en sa réponse, entrevoir l'estime dans laquelle il tenait Thouin, Jacquemont de répliquer : «... mon innocente plaisanterie vous a fâché et vous vous êtes moqué de moi... le fat ! qui ose

mettre en question une réputation européenne. Européenne ! que dis-je ? cosmopolite ! (car il envoyait dans toutes les parties du monde des graines très connues partout pour ne lever nulle part). »

Il est infiniment agréable de lire les lettres de V. Jacquemont à J. de Charpentier, et cela à divers titres. On ne saurait trop recommander à tous le volume publié par L. Bultingaire et P. Maes et c'est le meilleur remerciement qu'on puisse faire aux auteurs, de nous l'avoir livré.

G. PETIT.

